

Rythmes et bilan

Claudie Asselain-Missenard

De trois à cinq

Si l'arithmétique était encore correctement enseignée, nous aurions sans doute été plus nombreux à nous apercevoir que cinq n'est pas multiple de trois. La France, dans la période où elle construisait l'école de la République était un grand pays sur le plan des idées, mais encore plus sur celui de l'agriculture. Rien d'étonnant à ce que la nécessité de disposer de bras jeunes mais néanmoins vigoureux pour les moissons (et les vendanges !) ait présidé à la détermination des rythmes scolaires. Comme la France était aussi à l'époque un grand pays de tradition chrétienne (n'oublions pas que la fille aînée de l'Eglise a confié au clergé pendant des siècles le soin d'instruire sa belle jeunesse), il était par ailleurs normal d'octroyer un temps de repos pour célébrer dignement les grandes fêtes religieuses que sont Noël et Pâques. Cette dernière fête étant réglée sur les caprices de la pleine lune, ça provoquait bien un peu de désordre, mais en gros, on pouvait dire qu'on disposait d'une année scolaire de trois trimestres (pas forcément très égaux) suivis de longues vacances (que nous étions de moins en moins nombreux à consacrer aux moissons).

La France est l'héritière d'une longue tradition ; elle est aussi capable d'évolution. L'agriculture perdait peu à peu sa prédominance économique et une richesse nouvelle émergeait, l'industrie du tourisme. Pour satisfaire les intérêts de celle-ci et le légitime désir des plus favorisés d'entre nous à aller se casser la patte sur les pentes verglacées, on instaura donc les vacances d'hiver. Dans la même période,

un concert de voix aussi médicales qu'autorisées s'élevait pour signaler que la résistance à l'effort n'étant plus ce qu'elle était, il était nécessaire d'insérer une vraie coupure début novembre et de tendre à un idéal de cinq périodes de classe de sept semaines, séparées par deux semaines de vacances. Exit les trimestres d'antan.

Il faut croire que la relation d'ordre sur les naturels est mieux intégrée que l'arithmétique : tout le monde se rend compte que cinq est plus grand que trois. La conscience de cette réalité y est sans doute pour beaucoup dans le fait que l'évolution s'arrêta là. Au lieu de présenter à nos chers élèves à chaque fin de période un constat raisonné et quelques exhortations à propos de leur travail, on resta bien campé sur nos trois bilans trimestriels, sans que personne ne s'étonne



du caractère très légèrement arbitraire que présentait maintenant ce découpage, les fins de trimestre tombant généralement *in the middle of nowhen*.

Sur les conseils de classe, voir PLOT n°12

En sauvegardant ce découpage virtuel en trois, on sauvegardait en même temps une grande tradition de notre enseignement secondaire : le conseil de classe. Si l'on avait vraiment voulu aller jusqu'au bout de la logique du découpage en cinq, il aurait fallu sans doute repenser en profondeur les modalités de cette tradition séculaire. Et ça, personne ne s'y serait risqué.

Le bon sens près de chez vous

S'il semble cohérent d'envisager un bilan à chaque fin des cinq périodes de travail, répéter la solennité des actuels conseils de classe à cinq exemplaires serait excessif. Le « service éducatif rendu » serait sans doute faible par rapport au temps passé.

On pourrait donc réserver les réunions plénières telles qu'on les pratique actuellement pour le bilan médian (avant les vacances d'hiver) et le bilan final (avec les prises de décision de fin d'année).

Les bilans intermédiaires seraient sous la responsabilité du professeur principal qui synthétiserait l'information donnée par ses collègues (par écrit ou oralement) et transmettrait aussi les notes moyennes de la période.

Il existe déjà des pratiques de ce genre entre deux conseils de classe dans certains établissements. Mais il s'agit souvent d'un simple relevé de notes. Il gagnerait à être étoffé d'une appréciation plus synthétique et de conseils ciblés.

La réduction à deux des bilans solennels libérerait ainsi du temps pour une tâche qui mérite qu'on s'y attache et qui me semble trop négligée actuellement : la transmission directe aux intéressés de l'avis de leurs enseignants.

Il y a un paradoxe frappant. Nous synthétisons avec conscience notre pensée sur chaque élève. Il y a bien les banques d'appréciations en kit que les logiciels modernes ne manquent pas de nous fournir (cliquez, c'est trouvé), mais nous nous creusons généralement la cervelle pour faire un peu mieux que « bon trimestre » ou « aurait pu mieux faire ». Avons-nous conscience que ces trésors littéraires, qui nous demandent temps et concentration¹ tombent souvent dans l'oreille de parents et d'élèves qui n'ont absolument pas les codes pour les interpréter ?

Nous sous-estimons gravement le décalage culturel entre nous et un grand nombre de parents. Et même quand ce n'est pas le cas, de nombreuses données manquent quand on est à l'extérieur de la classe. Les notes moyenne, plus haute,



¹ Qui n'a pas, un soir, fatigué, écrit « peu convainquant, n'a pas les à qui » au lieu de « peu convaincant, n'a pas les acquis », ou peut-être de « peu convaincant, n'a pas les acquis » avant de tartiner de blanc et se rabattre sur « trop juste, n'a pas le niveau »

plus basse d'une classe sont généralement données sur le bulletin, mais pas toujours utilisées ensuite pour relativiser les résultats bruts. Et elles ne traduisent pas le niveau d'exigence, qui est une donnée hautement élastique. Et puis, il y a tant de paramètres. L'humeur du professeur le jour où il écrit, l'appréciation qui sert comme levier d'action (on lui met quelque chose d'un peu méchant pour le faire réagir, ou au contraire, on le sait fragile et on édulcore...), tous ces non-dits compliquent la réception du message.

Une pratique commence à se répandre et c'est, à mon avis, une très bonne chose : la remise directe aux parents, en présence de l'élève, du bulletin des résultats. Au moins pour les élèves qui posent problème. Rien ne vaut, dans les cas difficiles, une explicitation claire des problèmes à résoudre, devant toutes les parties prenantes. On peut utiliser à cette occasion les outils de communication (logiciel de conseil de classe) qui permettent la comparaison de l'élève au groupe et fournissent aux parents des visualisations parlantes. Cela demande d'y consacrer du temps, mais ce n'est pas du temps perdu. Tout élève, si rebelle soit-il, est d'une certaine façon, sensible à l'attention individuelle qu'on lui porte.

Il faudrait travailler aussi davantage la transmission au groupe des résultats et commentaires du conseil de classe. Au lendemain du conseil de classe, le professeur principal de la classe accorde en maugréant un court temps de parole aux délégués. Vous comprenez, les programmes sont si lourds, on ne peut pas perdre trop de temps à ces bêtises. Mais, si ce n'étaient pas des bêtises ? S'il était important pour le groupe classe de connaître vraiment le fond de la pensée

des enseignants à son sujet ? Chacun prend-il le temps de communiquer synthétiquement à une classe ce qu'il en pense ? Ne serait-ce pas mieux que le délégué qui lit ce qu'il a noté de ce que le prof a dit au conseil ? La déperdition du signal est frappante ! Tiens, j'ai vraiment dit ça hier au conseil ?

Garder du temps pour, à intervalles réguliers, dialoguer avec sa classe, lui communiquer conseils, doléances ou satisfactions, écouter ce que les élèves disent en retour n'est pas du temps perdu. Ce genre de rencontre peut s'imaginer seul avec sa classe ou à plusieurs professeurs. L'heure de vie de classe, tentative en ce sens, a eu des fortunes inégales. Bien sûr, ce type de dialogue demande de la part de celui qui l'anime des qualités d'écoute et de régulation importante. Mais, avec doigté, ce peut être un moyen d'agir sur l'ambiance d'une classe. Surtout, si on n'utilise pas cette occasion uniquement pour dire ce qui ne va pas.

Ainsi, avec cinq bilans, mais en réduisant à deux le nombre des plus solennels, et en ajoutant un effort de communication directe et non déléguée avec les intéressés, on pourrait espérer parvenir à un fonctionnement plus satisfaisant et à un équilibre qui ne s'oppose pas aux lois de l'arithmétique.

